



HAL
open science

L'océan Indien missionnaire à l'épreuve de l'altérité, du dispositif triadique Réunion-Maurice-Madagascar au procès d'inculturation, XVIIIe-XXe siècle

Nivoelisoa Galibert

► **To cite this version:**

Nivoelisoa Galibert. L'océan Indien missionnaire à l'épreuve de l'altérité, du dispositif triadique Réunion-Maurice-Madagascar au procès d'inculturation, XVIIIe-XXe siècle. *Revue historique de l'océan Indien*, 2005, Dynamiques dans et entre les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : XVIIe-XXe siècle, 01, pp.17-31. hal-03412291

HAL Id: hal-03412291

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412291v1>

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'océan Indien missionnaire à l'épreuve de l'altérité: du dispositif triadique Réunion-Maurice-Madagascar au procès d'inculturation (XVIIIe-XXe siècle)

Nivoelisoa Galibert
Institut Catholique de Paris (GRIEM¹)
Université de la Réunion (CRLHOI²)

Les écritures missionnaires sont fluctuantes depuis les premières tentatives européennes d'établissement sur les trois îles. Aussi la visée de ce propos est-elle d'articuler une interface qui allie recherche académique et culture contemporaine: dans cette traversée d'un espace d'altérités, j'adopterai comme point de vue l'imagologie. En effet, au même titre que journaux d'explorateurs ou carnets de campagnes divers, les témoignages missionnaires rendent compte de ce processus dans une fusion des genres, souvent à la frontière du documentaire et de l'imaginaire.

En amont, un dispositif triadique Réunion-Maurice-Madagascar fait des Mascareignes une base de rayonnement du christianisme vers Madagascar. En aval, l'*épistémè* de l'« action missionnaire » convoque un questionnement à la lueur du nouvel éclairage apporté par les prêtres européens qui effectuent à présent leur ministère dans le contexte des Églises jeunes et travaillées par un statut hybride du christianisme: si les écrits sont longtemps itératifs sur les obstacles rencontrés, à la fin du XXe siècle la réflexion « missionnaire » met enfin à jour les continuités et les ruptures dans le processus d'inculturation du groupe.

La délimitation rationnelle du corpus rend nécessairement l'importance de la mission catholique dans l'ensemble des trois îles par ailleurs touchées de façon disparate par le protestantisme mais aussi l'hindouisme, l'islam, le bouddhisme et les religions ancestrales.

L'imagologie supposera en filigrane quatre dimensions: chronologique, thématique, prosopographique et de tonalité. Mais cette représentation s'articulera autour de deux seuls axes: d'une part, le scénario circulaire gouvernant le témoignage viatique; d'autre part, l'évolution du regard porté sur l'autre par la lecture de quelques paradigmes de cette littérature.

1. Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur les Écritures Missionnaires.
2. Centre de Recherches Littéraires et Historiques de l'Océan Indien.

I - LA THÉORIE DES RÔLES

Constituées en archipel, les îles sont à même de tisser le lien des rebondissements de leur développement. Entre les représentations religieuses initiales³ et le monde romanesque qui ne cesse d'être hanté par la question de l'insularité, il y a ainsi une suite de situations historiques qui font de l'île un des lieux symboliques de la pensée occidentale⁴. Sans compter que la traversée maritime constitue un *topos* de la lettre missionnaire pour souligner l'esprit de sacrifice de ses auteurs : la théorie du groupe de référence missionnaire croise alors la théorie des rôles, intensifiant le besoin d'assimilation chez l'évangéliste et, par rétroaction, le besoin d'identification chez l'évangélisé⁵.

Dans la quête permanente de la circularité originelle⁶, la géographie est à géométrie variable. Aux Mascareignes, une fois refermée la parenthèse lazarisite de l'établissement français du Fort-Dauphin (1643-1674), c'est de La Réunion que partent les missionnaires vers Madagascar au cours du XVIII^e siècle. Au XIX^e siècle, ce rôle de base arrière est dévolu aux deux îles à la fois (Britanniques protestants de la *London Missionary Society* depuis Maurice⁷ et Français catholiques de toutes congrégations depuis La Réunion⁸). Ainsi, toutes les tractations menées par la cour de Tananarive aussi bien avec les gouvernements français et britannique que directement avec les responsables ecclésiastiques ont transité par l'une ou l'autre des deux îles. C'est ainsi que l'histoire religieuse de Madagascar et celle des Mascareignes sont indissociables⁹.

Mais nous notons surtout que le départ des missionnaires et le relais assuré aujourd'hui par les chrétientés autochtones n'ont pas figé le paysage religieux. On enregistre des différences profondes de situations dans ces Églises hybrides, tenant à la fois de l'héritage missionnaire et d'une chrétienté en quête d'identité indianocéanique. C'est dans la logique de cette liaison *identification/ethnicité*¹⁰ que s'est inscrite une conscience régionale avant tout tributaire de l'histoire commune à l'océan Indien :

3. Cf. F. Lestréant, *Le Livre des îles*, Genève, Droz, 2002 : cet ouvrage suit l'évolution de l'insulaire du Quattrocento au siècle des Lumières – soit de l'origine des représentations insulaires dans la géographie « sainte », pour laquelle c'est le Déluge qui est la cause de l'émission d'un continent monolithique primitif, jusqu'aux récits de la modernité (Swift, Hugo, Verne) qui accordent une large place à l'imaginaire.

4. More en 1516, Foigny en 1676, Veiras en 1677-79, Swift en 1726, Defoe en 1728 *et al.* Cf. J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages...*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, coll. Imago Mundi, 2003, 473 p.

5. À propos de la théorie des rôles et de la théorie des genres, cf. la démonstration de R. Bastide, « Négritude et intégration nationale », in *Afro-Asia. Publicação do centro de estudos afro-orientais da universidade federal da Bahia, in memoria de Roger Bastide*, Universidad Federal da Bahia, Centro de Estudos Afro-Orientais, 1976, n° 12, p. 17-30.

6. Voir note 3.

7. Th. Bevan (1795-1819), D. Griffiths (1792-1863), J. Jeffreys (1792-1825), D. Johns (1796-1843), D. Jones (1796-1841). Cf. V. Huyghues-Belrose, « Dictionnaire », in *Les premiers Missionnaires protestants de Madagascar (1795-1827)*, Paris, Karthala/INALCO, 2001, p. 418-424. Une nuance cependant : J. Mamet, *Les Lazaristes : fondateurs de la chrétienté de l'île de France*, Port-Louis, The General Printing, LTD & Stationary, 1972 (ces tentatives non suivies de réussite sont dirigées par Durocher et Haznat).

8. J.-B. Cazet (1827-1918) ; P. Dalmond (1800-1847) ; A. H. X. Monnet (1812-1849) *et al.*

9. Cf. l'analyse de J.-L. Peter, s. j., « Pour un éventuel chapitre de l'histoire du christianisme à Madagascar », *Omalý sy Anio. Hier et aujourd'hui*, Antananarivo, Université de Madagascar, n° 9, janv.-juin 1979, p. 167-173.

10. Opérée pour la première fois par G. W. Allport, dans *The Nature of Prejudice*, Perseus Books Group, Unabridged edition, 1979 [1954], 537 p. Développée par R. Brubaker et Fred Cooper, « Beyond Identity », *Theory and Society*, 29, 1 (2000), p. 34-67.

depuis Gonneville¹¹ en 1504 étaient nés les nombreux projets de voyages européens dans les mers du Sud, renforçant la constitution de la zone en une région à conquérir comme un tout indissociable¹². Le passé commun d'anciennes colonies constitue sans aucun doute un catalyseur de ce sentiment indianocéaniste.

Questions de méthode

Au-delà du besoin universitaire d'acquérir un savoir pluridisciplinaire, mon propos veut rappeler à la communauté scientifique l'existence d'une somme d'informations inédites ou publiées dans des éditions très anciennes ou encore à diffusion « insularisée », en tout état de cause difficiles d'accès. Cette suggestion d'éditions soulève toutefois deux catégories de problèmes.

Le plus évident, les sources, soit les instances auctoriales et éditoriales existant.

Les missionnaires écrivains livrent une œuvre si complexe et si peu homogène que l'édition scientifique en devient un tour de force comme en témoignent les questions de méthodes soulevées dans toute la première partie de l'*Histoire des rois* par A. Délivré¹³. À côté de cela, il reste le cas d'inédits dont on retrouve des traces dans les essais critiques mais qui demeurent inaccessibles, ainsi l'opuscule de David Jones, *Ancestry of the kings of Imerina*¹⁴.

La question la plus épineuse est toutefois d'ordre épistémologique. Elle convoque la pertinence du regard sur l'altérité dans le temps long opposé au temps court de l'horizon d'attente du critique. Le flou de l'action missionnaire prise entre action coloniale et action apostolique trouve-t-il sa réplique dans la double problématique contemporaine entre intermédialité et interculturalité ? Bien entendu, l'intermédialité est ici prise comme un espace relationnel constitutif de nos identités dans le contexte des migrations/médiations entre nos îles. En matière de religion, cette intermédialité tient nécessairement compte de pratiques ancestrales non conceptualisées,

11. Voir N. Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Les Éditions du C.T.H.S., [Comité des Travaux Historiques et Scientifiques], 1986, p. 171 : « La question du continent austral rencontre dans la France des guerres de religion un retentissement inattendu... L'école de Dieppe, dont on connaît les rapports étroits avec la science portugaise, en fait pendant une vingtaine d'années son cheval de bataille [...] L'insistance des Dieppois à parler de la Grande Jave a permis d'échafauder l'hypothèse d'une "pré-découverte" française de l'Australie dans les années 1530 ; malheureusement, les itinéraires de marins comme les frères Parmentier ou J. Alfonse sont bien vagues et rien jusqu'ici n'a permis de confirmer cette séduisante théorie. Quant à la terre australe découverte à l'extrême début du XVI^e siècle par le capitaine de Honfleur, Gonneville, on sait qu'il s'agit... du Brésil ». Voir aussi l'article de M. Sankey, « Madagascar et la Terre de Gonneville : tribulations d'un mythe des origines », in *Revue historique des Mascareignes* n° 5, *Ports et voyages dans le Sud-Ouest de l'océan Indien, XVII^e-XX^e siècles*, AHIOI (Saint-Denis de la Réunion), 2004, p. 147-160.

12. Cf. N. Galibert, *Chronobibliographie analytique de la littérature de voyage imprimée en français sur l'océan Indien (Madagascar-Réunion-Maurice) des origines à 1896*, Paris, Honoré Champion, coll. Histoire du livre et des bibliothèques 4, 2000, 232 p.

13. Cf. A. Délivré, *L'Histoire des Rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale*, P. Klincksieck, 1974 [source : R. p. V. Callet, *Tantaran'ny Andriana [Histoire des Rois]*, Tananarive, Édition de l'Imprimerie Officielle, 1908 ; trad. par G. S. Chapus et E. Ratsimba, Tananarive, éditions de la Librairie de Madagascar, coll. « Académie malgache : collection de documents concernant Madagascar et les pays voisins » IV), 1935-1958, 4 tomes + 1 vol. d'index, 688 + pages numérotées de 691 à 824 + 340 p. + 910 p + 192 p].

14. Il s'agit de 6 fol. écrits recto verso, paginés de 1 à 12, archives personnelles de J. T. Hardyman, signalé par A. Délivré, *op. cit.*, p. 429.

dans une large mesure originaires de Madagascar¹⁵. C'est ce qui fait apparaître l'extrait de Stéphane Nicaise qui permet une comparaison entre l'amont - la mission dans son acception coloniale - et l'aval - la tradition apostolique par l'inculturation. L'on pense alors au discours prononcé par le cardinal Sepe lors de l'inauguration des Archives historiques de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples en 2002 : « *L'Évangile s'est diffusé dans le monde entier, en répandant la Bonne nouvelle et en réalisant le commandement du Seigneur d'aller, d'évangéliser et de baptiser toutes les créatures. Cette tâche est confiée à toute l'Église en pèlerinage qui, comme l'affirment le Décret conciliaire *Ad gentes* et le Magistère, est, de par sa nature, missionnaire* »¹⁶.

Autre question, celle des langues. Celles que j'ai retenues restent fidèles au paysage linguistique missionnaire propre à ces îles aux cultures éparées. Français, anglais, malgache, latin, très partiellement créole ont été conservés dans leur facture originelle pour une appréciation directe des corpus qui ne nuise cependant pas à l'intelligence des contenus. Une fois de plus, La Réunion fournit l'exemple extrême de la langue problème¹⁷.

II - LA THÉORIE DES GENRES

Dans la multiplicité des genres et des tonalités, les textes disent d'eux-mêmes la lenteur de l'évolution du regard missionnaire dans la rencontre entre l'Européen et les îles.

1747 : Lettre circulaire de M. Perriquet, Vicaire général

L'allusion aux événements, grands et petits, de la vie insulaire est significative de la psychologie missionnaire de l'âge classique. Ici, l'apparition de l'isotopie « besoins », « nécessités », peut surprendre de la part de lazaristes dont la vocation première est l'assistance aux démunis. Elle est sans doute inspirée par un sentiment d'éloignement exacerbé par la traversée des mers (« *Leurs îles doivent manquer de douceurs que procure la liberté du commerce* »). En tout état de cause, elle confirme l'importance de l'aspect matériel pour les missionnaires. Les éphémérides de la Mission de la Congrégation indiquent par exemple : « *En 1746, Mère Marie Anne Bonnejoye et les trois Sœurs officières, avec l'accord du vicaire général de la Congrégation de la Mission, Monsieur Perriquet, renoncent à la fondation du seigneur de Rochegude, faite par legs en 1719 : 'Les indemnités sont insuffisantes vu le prix actuel des choses nécessaires à la vie'* »¹⁸.

15. Celles-ci sont le plus souvent redevables aux Malgaches disséminés dans les îles par l'esclavage. Traditionnellement, les Malgaches rendent un culte éparé à *Zanahary* (Dieu), aux *razana* (ancêtres) et aux *jiny* (génies bienfaisants / malfaisants). L'étymologie proposée couramment pour « *Zanahary* » renvoie au sankrit *Yan* qui signifie Dieu et à l'indonésien *Hari* désignant le soleil. La croyance ancestrale malgache serait alors à rapprocher principalement de la conception religieuse austronésienne. Cf. M. Rakotomalala, S. Blanchy, F. Raison-Jourde, *Madagascar : les ancêtres au quotidien...*, Paris, L'Harmattan, 2001, 529 p ; B. Hübsch, éd., *Madagascar et le christianisme*, P./Tananarive, ACCT/Ambozontany/Karthala, 1993.

16. « Inauguration des Archives historiques de la Congrégation, samedi 5 janvier 2002 », <http://www.vatican.va>.

17. « *Pour s'adresser à des esclaves achetés en Afrique, à Madagascar, voire en Inde ou en Malaisie, les missionnaires doivent recourir à des interprètes, étant dans l'incapacité d'apprendre eux-mêmes autant de langues. On trouve peu d'interprètes capables de faire entendre les vérités de la religion [...]* », C. Prudhomme, *Histoire religieuse de La Réunion*, Paris, Karthala, 1984, p. 24.

18. Nous avons peu de renseignements concernant le vicaire général Perriquet qui répercute les nouvelles. Il serait toutefois l'auteur d'un ouvrage intitulé *Instructions pour le Séminaire des Filles de la Charité* paru en 1755. Les Filles de la charité constituent le corps féminin de la compagnie des lazaristes.

DÉBUT DU TEXTE¹⁹ :

« Paris, le 1^{er} janvier 1747

Nos confrères des Iles Bourbon et de France ont aussi écrit. Leurs lettres, datées du mois d'octobre et de novembre 1744 et des mois de février et de mars 1745 n'étant arrivées qu'au mois de juillet dernier, trouvèrent M. Conty si languissant qu'il n'a pu les lire. Elles nous apprennent que nos confrères s'appliquent avec succès à leurs fonctions ; que M. Criais, préfet apostolique et vicaire général de Mgr. l'archevêque de Paris, commis par lui pour lui faire l'érection des cures et leur union à la Congrégation, avait consommé cette affaire ; que ce cher et respectable confrère, déjà âgé et infirme, étant tombé en paralysie, s'en trouva tout à coup soulagé le jour de la fête de Saint Vincent de Paul²⁰ : ce qu'ils attribuent à son intercession, qu'ils avaient tous implorée avec beaucoup d'insistance.

Ces nouvelles consolantes se trouvent mêlées de quelque amertume occasionnée par le naufrage du vaisseau le Saint-Gérard, qui échoua le 18 août 1744 à six ou sept lieues du port. À l'exception de neuf matelots qui se sauvèrent, tout le reste a péri, hommes et marchandises, et nos confrères y ont perdu plusieurs effets qu'on leur envoyait de France, pour eux et pour leurs églises. Ils ont été privés, en outre, avec les habitants, des secours qu'ils en attendaient pour les besoins et nécessités de la vie.

[...] *Nous n'avons point de nouvelles récentes de nos chers confrères de ces îles²¹ [...] Leurs îles doivent manquer de douceurs que procure la liberté du commerce. Le pays, heureusement, peut fournir le nécessaire à la vie de ceux qui l'habitent ; c'est pourquoi messieurs nos confrères, pleins de courage et de résignation, se plaignent moins de leur sort, dans leur dernières lettres, que de la disette d'ouvriers dont ils ont besoin pour les aider à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur [...]»²².*

FIN DU TEXTE

1785 : Le Catéchisme [dit] de Caulier : Oratio Dominica

Anonyme, ce livret est attribué par Guillaume Grandidier à l'abbé Coutumier de Caulier alors missionnaire à l'île Bourbon, où une forte colonie française est dotée de plusieurs prêtres tandis que Madagascar est resté quasiment impénétrable depuis 1674²³. Quelques-uns parmi ces prêtres avaient formulé le projet d'évangéliser la Grande

19. Ecrite de la main de M^{sr} Mondon, cette copie se trouve aux Archives de l'Evêché de La Réunion [Boîte archives n° 1 : « Mgr. Herbert Mondon : Circulaire des Supérieurs généraux de la Congrégation de Saint-Lazare concernant l'île de France et l'île Bourbon », p. 14-16.

20. « [...] le 19 juillet, jour de la fête de Saint Vincent de Paul [...] se relie au temps de la canonisation [1737] », Abbé Maynard, *Saint Vincent de Paul. Sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, P., Ambroise Bray, Libraire-éditeur, 1866, t. 1, p. 30.

21. Cependant, l'auteur consigne dans les passages que nous avons supprimés quelques menues informations, telles que « M. Ariet, qui est dans une nouvelle paroisse, a obtenu, par ses bonnes manières, qu'on lui bâtisse une belle maison presbytérale ».

22. Long passage pour rapporter que M. Criais est mort en 1746 de « fréquents retours d'apoplexie et de paralysie ».

23. Cf. H. Froidevaux, *Les Lazaristes au XVII^e siècle à Madagascar*, Paris, C. Poussielgue, 1903 ; V. A. Malotet, *Saint Vincent de Paul et les missions de Madagascar*, *Revue de Madagascar*, 10 août 1900, p. 510-514 ; J. Gare-Depaule, *Les Lazaristes au XVII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Histoire moderne, Université de Lyon III, 1986 ; B. Bietti, *Les Pères Lazaristes à Madagascar de 1648 à 1674*, mémoire de maîtrise pour l'Université de Nice, s. d. [1996] ; M. Thieffry, *La Mission lazarisite à Madagascar de 1648 à 1674*, s.l.n.d., [Maison de la Congrégation, 1979], 383 p. dactyl. + documents annexes non paginés.

Ile et s'étaient préparés à cette tâche par une documentation scrupuleuse. D'après la terminologie malgache utilisée, et l'ordre des thèmes traités - Création, Trinité, Incarnation, sacrements, prières -, le lazariste Caulier avait manifestement eu entre les mains le *Dictionnaire* et le *Petit Catéchisme* de 1657, dits « de Flacourt », en réalité produits par les lazaristes qui se sont succédé au Fort-Dauphin de Charles Nacquart à Toussaint Bourdaise.

Dans ce *Pater Noster*, le traducteur a choisi une adaptation au lieu d'une transcription du latin liturgique : le latin proposé par ce texte est en réalité une langue d'arrivée à visée herméneutique du malgache. La formation de ce catéchisme a été certainement compliquée : il revient toujours à l'exégèse d'étudier la mise en forme orale puis écrite, et de surcroît l'histoire rédactionnelle.

DÉBUT DU TEXTE²⁴

Pater noster in coelis ; nomen tuum magnificetur
Rait-sica an-danghitsi, angare anà-ho fissa tise
Regnum tuum veniat nobiscum ; placitum cordis tui fiat ipsum in Terra, sicut in Coelo ;
I fansaq-ano avi aminaïe ; amorompo-ano ho-efa iz'an tanne, oucoua andanghisti
Da nobis existentibus nobis, die hoc ipso panem omnem
Mahoume'anaïe (ou) anahenaïe) anrou-anne moufe abi,
Dimitte nobis ô Deus !
Take-iou zahaïe, ô Zanahar,
Ad inventiones nostras malas omnes ; Sicut nos
Gni fannaha-naïe ratsi abitou zare
dimittimus iniquitates Inimicis nostris
mivale i fannahe ratsi a gni rafi-naïe
Ne inducas nos in conceptiones malas ; Sed
Aca manatitise anaïe vetse-vetse
Tu libera nos a malo omni. Amen, fiat.
Fea ano mitteheza anaïe tabin ratsi abi, amen, ho efa.

FIN DU TEXTE²⁵

Le texte latin liturgique originel est le suivant : « *Pater noster qui es in coelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie ; et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris ; et ne nos inducas in tentationem ; sed libera nos a malo. Amen* ». Ont donc été remplacées les expressions « *sanctificetur* » par « *magni-*

24. Cette pièce bilingue latin/malgache de 27 pages est conservée dans son édition originale à la Bibliothèque des Jésuites de Chantilly. Le décret de la « Congrégation générale de la Propagande de la Foi » en autorisant la publication figure intégralement à la fin du livret, daté du 22 août 1785, signé « L. Card. Antonellus, praefectus », contresigné « S. Boria, secrétaire ».

25. Comparer avec le *Petit catéchisme, avec les prières du matin et du soir que les missionnaires font et enseignent aux néophytes et catéchumènes, le tout en françois et en cette langue (madécasse)*, P. Josse, 1657, 1 vol. in 8°, manuscrit conservé à la BNF [Fonds fos : Ms. 19228, P's 219230]. Cf. J. Guichard, C. M., éd., *Extrait des Cahiers Catéchistiques*, Paris, décembre 1938 - janvier 1939 et C. Lautissier, *op. cit.*, fichier « Catéchisme », in document « Ecrits de Saint-Vincent de Paul. Etudes » : L. Munthe, E. Rajaonarison, D. Ranaivosoa, *Le Catéchisme malgache de 1657. Essai de présentation du premier livre en langue malgache. Approche théologique, historique, linguistique et conceptuelle*, Antananarivo/Oslo, Imprimerie luthérienne/Egede Instituttet, 279 p. ; *id.*, « Le Catéchisme de 1657 : les Lazaristes à Fort-Dauphin », *Omalý sy anio*, n° 23-24 [1986], Université d'Antananarivo, 1989, p. 111-116 ; M. Rakotondrabe, *Les premiers Catéchismes en langue malgache (1657, 1785 et 1841), Recherches et documents*, n° 9, Antsiranana (Madagascar), Institut Supérieur de Théologie et de Philosophie de Madagascar, 1990, p. 15-36.

ficetur » ; « *voluntas tua* » par « *placitum cordis tui* » ; « *debitoribus nostris* » par « *inimicis nostris* » ; « *in tentationem* » par « *in conceptiones malas* », etc.²⁶

1820 : Lettre de Radama à la LMS [à propos de David Jones]

La diplomatie malgacho-mauricienne mise en place par Radama et Sir Robert Farquhar (1811-1823), croise le désir d'un acteur missionnaire : la *Missionary Society*. Fondée en 1796, devenue *London Missionary Society* en 1818, cette Société doit son existence au Réveil religieux en Grande Bretagne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Son fondateur, le D^r Bogue veut se situer dans une mouvance protestante « non-conformiste », séparée de l'Église établie d'Angleterre.

Envoyé par la LMS à Maurice, puis à Tamatave et à Tananarive, David Jones (1797-1841) est le fondateur de la première école malgache (1820) et l'initiateur de la transcription officielle en alphabet latin de la langue (1823). Linguiste de Gosport, il est parti de l'île Maurice en compagnie de Thomas Bevan (1795-1819) en août 1818. Comme ils l'avaient déjà fait à Maurice, les deux hommes se sont consacrés à l'action scolaire et religieuse parmi les Malgaches. Ils ont appris la langue à la cour de Radama (1810-1828), sur la base des textes de la collection *Farquhar*. C'est à cette école conduite par les Britanniques que la langue malgache doit son alphabet actuel²⁷.

Ayant quant à lui appris l'alphabet avec le Français Robin (mort en 1836), Radama entretient toute sa correspondance en français. David Jones quant à lui mélange français et malgache pour s'adresser au roi. La lettre de Radama ci-après croise celle de Jones où le missionnaire annonce son arrivée, en provenance de Tamatave où il entretenait une école de trois élèves depuis 1818. Il avait effectué à l'occasion plusieurs voyages à Maurice où résidait jusque là sa famille²⁸.

Quant à Robert Farquhar, alors qu'il élabore sa politique malgache, le gouverneur britannique compose ses archives privées sur Madagascar en achetant livres et manuscrits (notamment le Fonds *Froberville*) et en puisant dans les archives officielles du gouvernement de Maurice. La lettre ci-après, qui rend la tonalité amicale entre souverain malgache et missionnaires britanniques, a été remise au directeur de la LMS lors du congrès annuel de la Société en mai 1821 par Ratefinanahary, un des représentants malgaches du roi²⁹.

26. Voir analyse linguistique détaillée de M. Rakotondrabe, *ibid.*, p. 40-41.

27. L'orthographe a été déclarée officiellement unie par le roi Radama en 1823 après les querelles d'usage autour de la transcription, essentiellement entre le Gallois D. Jones et l'Anglais D. Griffiths. Issue de la grande famille malayo-poly-nésienne, la langue devait par la suite utiliser vingt-trois lettres de l'alphabet latin.

28. Cf. la lettre de D. Jones à Radama : « *Mouramang, Octr 13 1821, Tarantitra hanao aza marouf Leidam Manzaka. Moi et Monsieur Griffiths avec nos femmes fini arrivé en bon santé ici. Tong sik isiret an Tananarivou an telou andr tamin vadin sik si zaza keli. Moi bien content entendre vous fini arrivé avec vot monde en bon santé de la guerre. Akor Monsalahi sy Rasou ? Ravouravou izaho ra tsi hadin taratasy zaru. Tarantitr hanao. Tong isik rehefa an-Tananarivou ari zaho miresak.[...] tamin i zanakou isirehet. David Jones, Missionary.* ».

Traduction :

« *Moramanga, le 13 octobre 1821, Vivez vieux, portez-vous bien, Roi Laidama. M. Griffiths et moi-même, accompagnés de nos femmes, sommes bien arrivés en bonne santé. Nous serons tous à Tananarive d'ici trois jours avec femmes et enfants. Je suis content d'apprendre que vous êtes sortis de la guerre, vous et vos hommes, en bonne santé. Comment se portent Mosalahy et Rasoa ? Je serai ravi qu'on n'ait pas oublié leur lettre. Vivez vieux. Nous converserons lorsque je serai à Tananarive. [Agréez les salutations] de mes enfants, de tous, David Jones, missionnaire.* ». [Source : B. Hübsch, éd., *Le Christianisme à Madagascar...*, op. cit., p. 202 - 203].

29. Radama vient alors de renforcer par le traité de 1820 celui de 1817 : ces deux traités signés avec Sir Farquhar, représentant du gouvernement britannique, mettaient fin à la traite des Noirs dans cette partie de l'océan Indien.

DÉBUT DU TEXTE³⁰

«Tanananarivo [sic], le 29 octobre 1820
Radama, Roi de Madagascar à la London Missionary Society

Messieurs,

Au moment où Sir Farquhar, gouverneur, et moi avons conclu l'accord qui mettait fin à la vente d'esclaves en provenance de Madagascar, arrivait à Antananarivo, capitale de mon Royaume, le missionnaire, M. David Jones, accompagné des envoyés de l'État britannique, pour me rendre visite et solliciter son établissement dans mon Royaume.

[...] Après avoir mûrement examiné l'objet de sa mission, j'ai accédé à sa demande avec joie. J'ai été satisfait de la déclaration de M. Jones, votre missionnaire, affirmant que les envoyés de votre Société ne recherchent autre chose qu'à éclairer les esprits par la persuasion, par l'invitation à la connaissance de la vérité et par la recherche du bonheur.

Je vous demande donc, Messieurs, de nous envoyer autant de missionnaires que vos possibilités vous le permettent ; si cela leur plaît, ils seront accompagnés de leurs femmes et enfants. Cependant, tout en faisant cela, vous devez envoyer des artisans.

[...] J'espère, messieurs recevoir de vous une prompte réponse satisfaisante... Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes respects et de mon attachement.

Le Roi Radama »

FIN DU TEXTE

1827 : *The Widowed Missionary's Journal...* par Mrs K. Jeffreys (LMS)

Née Yarnold, Anglaise de Preston, missionnaire à Antananarivo puis à Ambatomanga de 1822 à 1825, Keturah Jeffreys était l'épouse de John Jeffreys, également missionnaire à Madagascar, mort en mer entre Tamatave et Port-Louis en 1825. Mrs. Jeffreys voulut enseigner la lecture et l'écriture en anglais ainsi que la transcription du malgache aux côtés de son mari, mais elle fut reléguée au rang de maîtresse de couture par Jones et Griffiths. Excommuniée ainsi que son mari pour avoir critiqué un rapport de Jones sur les écoles, elle ne put créer son propre établissement qu'à Ambatomanga, à trente kilomètres de Tananarive, où elle mit les travaux manuels au rang de supplément jusqu'à son départ définitif pour la Grande Bretagne dès juin 1825.

En publiant en 1827 ce *Journal...* à compte d'auteur, veuve et mère de quatre enfants en bas âge, K. Jeffreys est la seule femme à avoir laissé un témoignage sur les premières années de la LMS à Madagascar. Ici, aucune ironie réflexive que l'écriture souvent cathartique aurait pu placer entre auteur et lecteur³¹. La vie moralement exemplaire que Keturah Jeffreys relate est destinée à la seule édification du lecteur

30. Source : *Journal* n° 2, Jacket n° Griffiths, etc., Aug. 1, 1882, Archives LMS, Londres. Renseignements fournis par M. V. Belrose-Huygues.

31. « Il fallait à cette femme qui se risquait à écrire au XIXe siècle, en Grande-Bretagne, de multiples précautions pour conserver sa respectabilité. Celle qui avait l'audace de se faire remarquer par des talents éminemment masculins, risquait de perdre, disait-on, le respect et la conscience de son sexe, à moins qu'elle ne se situât sur un terrain neutre par le type d'œuvre (journal, mémoires édifiants ou poèmes pleurnichards) et par le double écran de la nécessité matérielle (vivre et faire vivre une famille) et de l'élévation morale, généralement l'édification », V. Belrose-Huygues, « Le contact missionnaire au féminin : Madagascar et la LMS (1795-1835) », *Omalysy Anio*, n° 7-8, janv.-juin, juil.-déc. 1978, Antananarivo, Université de Madagascar, p. 85. L'historien renvoie pour plus de détails à P. Bensimon, « La femme anglaise à l'époque romantique », in *Histoire mondiale de la Femme*, Paris, Nouvelle Librairie de France, t. 4, p. 163-185.

chrétien. L'historien contemporain de la LMS quant à lui voit dans le propos de la missionnaire le refoulement sexuel et le racisme inavoué, postures caractéristiques de la femme blanche en milieu noir. La peur trouble que Mrs. Jeffreys éprouve devant les Malgaches en transe dans un culte de possession, ces « *gens presque nus* » et « *maintenant enflammés et excités* » désignerait « *la paranoïa des femmes blanches en milieu noir : l'obsession du viol* » selon Vincent Belrose³².

DÉBUT DU TEXTE³³

« *Vouhitra Tsara [Vohitsara], May 1822,*

But how shall I describe my feelings on being carried into one of its wretched huts, in which they had a great fire, burning on the ground, whilst the almost naked people were dancing and singing to the dreadfully discordant of the Tum-Tum. This with the wretchedness of the house, the gloom of which was only rendered more terrific by the pale glare of light that was emitted from the fire ; the horrid gestures of the people, whose hair was hanging dishevelled about their faces and necks, and the howls, or, as they call it Mitivy, which all present set up for a few moments, so painfully overpowered my mind that I was obliged to make my escape.

How great was my agitation increased on finding that neither Mr. Jeffreys, nor any of our party had arrived : I ran out of the house, for I was conscious of no little fear at being the only female among persons at all time barbarous, but now inflamed and excited by what was going forward. It was some public festival which they were commemorating. I did not, however, escape their notice ; I was soon surrounded by number of males and females, upon I thought it best to stand still, and not to discover fear, as that might only excite laughter amongst them.

I had not, however, waited long, before I heard the voice of my beloved Partner enquiring for me ; and never do I recollect his voice to have been more welcome to my ears, than at that moment. When I was somewhat recovered from the perturbation into which I had been thrown, my feelings were again overcome, at the recollection of the dangers to which I had been exposed, and the merciful deliverance accomplished for me ».

FIN DU TEXTE

Il est manifeste que l'hybridation, l'élaboration des positions de sujet à partir d'un sentiment d'appartenance aux grandes catégories autres qu'occidentales, autrement dit l'extraterritorialité, n'étaient pas encore à l'ordre du jour aux lendemains de la première modernité européenne.

1842 : Lettre du P. J.-D. Laval à Monsieur l'abbé Libermann³⁴

Le père Laval (1803-1864), surnommé « Apôtre des pauvres » ou « Curé des Noirs »³⁵ a consacré les 23 dernières années de sa vie aux Noirs mauriciens dans un contexte souvent tendu avec les autorités britanniques. Issu d'une riche famille de pay-

32. Cf. V. Belrose-Huyghe, « Au cœur du racisme inavoué : la vie sexuelle », in V. Belrose-Huyghe, « Le contact missionnaire au féminin [...] », *op. cit.*, p. 113 *sqq.*

33. L'extrait a été tiré directement de l'ouvrage *The Widowed Missionary's Journal containing some account of Madagascar and also a narrative of the missionary career of the Rev. John Jeffreys who died on a passage from Madagascar to the Isle of France, by Keturah Jeffreys*, Southampton, 1827, 226 p.

34. Le Vénérable F.-M.-P. Libermann (1802-1852) est alors le supérieur de la congrégation du Saint-Esprit.

35. Le père Laval est considéré comme le pendant mauricien de l'abbé réunionnais Monnet. Voir le texte *infra* : « 1846 : Lettre de l'abbé Monnet à la famille Delatte » et l'ouvrage de P. Eve, *L'Engagement de l'abbé Alexandre Monnet dans l'Océan Indien (1840-1849)*, La Réunion, Edition du GRATHER, 2002, 165 p.

sans normands, médecin jusqu'en 1834, prêtre à la vocation tardive, Jacques Laval était arrivé à Maurice le 14 septembre 1841 en compagnie du premier évêque de Port-Louis, Mgr. William Collier³⁶, et de trois autres prêtres. À ce moment-là, une insécurité attribuée aux anciens esclaves affranchis en 1835 avait mis en émoi l'opinion publique. L'on attendit donc beaucoup du « ministère des Noirs » dont Laval eut la charge.

Comme l'état des lieux ci-après le laisse prévoir, le père Laval est désigné pour assurer l'aumônerie de la prison, une fonction jusqu'alors inexistante. Il y évangélise avec le même dévouement qu'à l'extérieur. Il accompagne de nombreux condamnés au pied de l'échafaud à la Plaine Verte. Il veille de surcroît à la réinsertion des détenus. Enfin, de 1848 à 1859, Laval assume la charge de supérieur à Maurice de la Congrégation de l'Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

La période de 1840 à 1895 pendant laquelle il exerce son ministère est décisive pour l'implantation de l'Église catholique à Maurice. Cette lettre qu'il destine à son supérieur dresse un état des lieux à son arrivée à Maurice. L'originalité de Laval consiste dans l'ambiguïté de son positionnement : il méprise la langue créole tout en considérant son apprentissage comme un réquisit de sa mission.

DÉBUT DU TEXTE³⁷

« À Monsieur l'abbé Libermann, prêtre à La Neuville, près d'Amiens (Somme)
Port-Louis, 22 février 1842,

[...] *Nous voici donc rendus dans cette pauvre île Maurice, dans cette portion de la vigne du Seigneur qui nous est échue en partage. Il m'est impossible de vous dire en quel état pitoyable est cette pauvre colonie. C'est un désordre et une corruption incroyables. C'est un mélange de chrétiens qui n'en ont que le nom, d'idolâtres de toutes nations. Il y a ici des habitants de tous pays, qui y sont attirés par le désir d'y venir gagner de l'argent. J'ai à vous parler de nos pauvres Noirs ; il y en a environ 8000 dans l'île ; peut-être plus que la moitié ne sont pas baptisés, et ceux qui le sont ne se conduisent pas mieux que les idolâtres. Il n'y a presque pas de mariés à l'église. Ils se quittent et se prennent plusieurs fois ; ils sont adonnés beaucoup à l'impureté, à l'ivrognerie et à tous les plaisirs de la chair ; il y a un luxe et une vanité qui dépasse l'imagination.*

Me voilà donc seul à m'occuper de cette pauvre classe ; et voici mes pauvres et chétifs travaux depuis 9 à 10 heures du matin jusqu'à 3 ou 4 heures de l'après-midi : j'ai une petite chambre dans la maison de Monseigneur, où je reçois tous ceux qui se présentent, pour leur apprendre leurs prières et les principaux mystères de notre sainte Religion ; il en vient un grand nombre durant la journée. À 7 heures du soir j'en réunis tous les jours de 150 à 200 dans l'église, où tous ensemble nous récitons la prière, et où je leur apprend le catéchisme ; ça dure jusqu'à 9 heures et demie, et quelquefois jusqu'à 10 heures du soir.

Les dimanches, je leur dis la Sainte Messe à midi, et nous appelons ça la Sainte Messe des Noirs ; il y a fort peu de Blancs qui y assistent. Je leur fais réciter

36. Il s'agit de Mgr. W. Collier, premier vicaire apostolique de Port-Louis. Une lettre de Mgr. Collier, datée du 10 août 1855 et adressée à Monseigneur Desprez, évêque de Bourbon, témoigne du passage de Libermann une première fois à Bourbon ainsi que de son engagement sans répit dans l'évangélisation de la population créole de Maurice. Par ce terme « créole », les Mauriciens désignent la population noire des anciens esclaves d'origine malgache ou africaine et leurs descendants.

37. La source de la lettre est l'ouvrage anonyme [Congrégation du saint-Esprit] *Notes et documents relatifs à la vie et à l'œuvre du vénérable François-Marie-Paul Libermann, 1802-1852*, P., 1932, vol. III, p. 455-459.

tout haut leurs prières et une petite instruction toute familière sur les Mystères, les Commandements de Dieu et les Sacrements. Puis quelques-uns se confessent, et ça me mène jusqu'à 3 heures. J'ai eu le bonheur d'en baptiser une trentaine, qui donnent beaucoup à espérer. Vingt ont fait leur première communion avec beaucoup de recueillement, je les ai mariés auparavant à l'église. Je trouve beaucoup d'opposition de la part de Blancs, qui voient d'un œil d'envie qu'on ne fait aucune distinction, dans la maison de Dieu, de couleur et de condition, et plusieurs maîtres refusent de laisser leurs pauvres domestiques assister aux instructions. [...]

Il ne me reste qu'une seule chose à vous demander, c'est une bonne part à vos saints sacrifices et à vos prières, car j'en ai ici plus de besoin que jamais. J'éprouve de temps à autre, du découragement de me voir tout seul. [...] L'anglais ne sert de rien, on parle le français et une espèce de patois que l'on appelle créole; c'est un français corrompu. Je l'entends maintenant assez bien et commence un peu à le parler. C'est bien inutile de s'occuper ici de la langue anglaise, car on n'a à faire avec aucun Anglican. Nous avons par malheur, ici, beaucoup de ministres protestants et des écoles de la secte méthodiste, qui font beaucoup de mal et attirent tous les enfants de ces pauvres Noirs. Là on leur souffle en cachette les idées protestantes, et c'est par ce seul moyen que l'on fera peut-être d'ici peu apostasier cette pauvre île Maurice. [...]

Monseigneur a obtenu la permission d'envoyer aux prisons un prêtre pour enseigner ces pauvres malheureux, qui, jusqu'ici, avaient été livrés entre les mains d'un maître d'école protestant, et c'est sur moi que Notre-Seigneur a daigné jeter les yeux pour aller porter quelque consolation à ces pauvres affligés.

Excusez mon langage barbare et sentant beaucoup le créole. J'apprends de jour en jour que ce n'est pas avec de belles paroles que l'on arrache les victimes au diable [...]. Recommandez le pauvre missionnaire et ses chers fils, les pauvres Noirs, à Notre-dame-de-Lorette. Recommandez-nous tous aussi, à tous les saints sacrifices de ces bons messieurs.

LAVAL»

FIN DU TEXTE

1846 : Lettre de l'abbé Monnet à la famille Delattre

Après les événements de La Réunion auxquels il participa de façon active, l'abbé Alexandre-Hippolite [*sic*] Monnet (1812-1849) fut nommé Vicaire Apostolique de Madagascar le 3 octobre 1848, devenant ainsi le deuxième chef spirituel de l'Eglise catholique dans ce pays après la mort de Mgr. Pierre Dalmond (1800 ? –1847), préfet apostolique de 1841 à 1847. Embarqué en juin 1849 à Cherbourg en direction de l'île Sainte-Marie, Mgr. Monnet était décédé aux Comores d'une fièvre pernicieuse le 1^{er} décembre 1849 sans avoir touché le sol de Madagascar.

Dans la lettre ci-après qui précède le ministère réunionnais, le père Monnet rappelle son premier contact avec Madagascar qui s'est résumé par un échec cuisant. En juin 1845, parti de La Réunion en compagnie du préfet Dalmond et de quatre prêtres, il a accosté dans la baie de Saint-Augustin³⁸ pour négocier un « traité d'alliance fraternelle » avec les souverains locaux. L'expédition tourne au désastre, selon lui sous

38. Dans le Sud de Madagascar.

la pression exercée par les Britanniques sur les Malgaches. Le clergé catholique est réduit à abandonner provisoirement la partie en retournant à La Réunion. Déboires à Madagascar et espoirs justifiés d'émancipation à Bourbon n'enlèveront pas à l'abbé Monnet l'idée d'un possible triomphe de l'Église dans la Grande Ile. Le style emphatique de la lettre, assorti de points d'exclamation, est ambigu : dysphorique concernant Madagascar, euphorique sur La Réunion. Parmi d'autres procédés, l'appel au pathos figure la *captatio benevolentiae* pour ses amis, les Delattre, avec qui il entretenait une correspondance régulière³⁹.

DÉBUT DU TEXTE⁴⁰

« Paris, 6 janvier 1846

Arrivé depuis peu dans la grande île de Madagascar, d'où nous avons été chassés par les sauvages insulaires, après bien des peines de tout genre, j'ai retrouvé mon frère Louis arrivé à Bourbon quatre mois après que j'en étais parti, ce bon frère m'a donné d'amples nouvelles de la mère patrie et des nombreux et chers amis que j'ai laissés. Il m'a remis la lettre toute sentimentale de mon bien-aimé Edmond [...].

Nous avons éprouvé bien des peines, des privations, des fatigues et des persécutions à Madagascar, mais la seule chose qui nous a affligés, c'est d'avoir été chassés par ces insulaires, sans avoir pu les amener à la foi !

Ces pauvres peuples ont été abusés par les Anglais méthodistes qui sont venus répandre de vieilles calomnies contre nous, ont failli nous faire tuer et ont réussi à nous faire chasser. En attendant l'heure d'y retourner, nous continuons de travailler à Bourbon au salut des pauvres Noirs, avec qui l'on obtient des résultats si heureux pour la religion ! Encore un peu de temps, quand tous ces Noirs auront entendu la parole de Dieu qui leur est annoncée et qui bientôt aura fait de nouveaux hommes, la France pourra emboucher la trompette de l'émancipation et annoncer la liberté aux pauvres esclaves de ses colonies. L'Évangile prépare les voies, et l'annonce de cette heureuse transformation sera saluée avec allégresse qu'on ne craigne pas, on n'a pas à redouter le trouble, le pillage, ou le massacre ; car là où la parole du missionnaire a conservé sa puissance, là règnera la paix, le calme, la tranquillité et l'ordre ! Nous en aurons fait des chrétiens, la France en fera des citoyens ».

FIN DU TEXTE

1929 : « Lettre à Ikély » du P. de La Devèze, s. j.

Depuis la conversion de Ranavalona II en 1867, les catholiques se sont trouvés confrontés aux aléas de la situation diplomatique. À la cour, seuls Victoire Rasoamanarivo (1848-1894) et Antoine Radilofera, belle-fille et fils du premier ministre Rainilaiarivony (1828-1896), sont demeurés catholiques : l'opinion des « grands » inclinait vers le protestantisme instauré par les Britanniques. Dès lors ce sont les petites gens et les esclaves qui formèrent le noyau des paroisses catholiques. Il appartient dorénavant aux jésuites de former solidement ces nouveaux chrétiens.

39. Pour le détail, cf. P. Eve, *L'Engagement de l'abbé Alexandre Monnet dans l'océan Indien (1840-1849)*, op. cit.

40. La lettre est extraite de l'ouvrage de M^{re} A. R. Maupoint, *Madagascar et ses deux premiers évêques*, t. 2 : *Monseigneur Monnet*, P., C. Diller, 1864, p. 122-124.

Arrivée à Madagascar au début du règne de Radama II (1861-1863) qui succéda à Ranavalona I, la « persécutrice des chrétiens », la Compagnie de Jésus compte environ 5 000 disciples dès 1870. Le premier prêtre jésuite malgache, le père Basilide Rahidy (1839-1883), est ordonné dès 1874.

L'intérêt de cette lettre, peut-être fictive, pointe la possible délimitation d'une tonalité missionnaire inférée par un horizon d'attente : le lectorat métropolitain. En effet, le véritable destinataire n'est pas Ikély, en tout état de cause personnage type du paroissien catholique des débuts de la période coloniale malgache (1896-1960), mais le paroissien métropolitain. La subtilité de la lettre missionnaire permet de livrer les *realia* (éléments de l'habillement, us alimentaires, noms d'enfants...) assortis d'une mise en dialogue fidèle à la syntaxe de l'oralité malgache. Au lecteur, témoin second de l'objet littéraire, il reste la redondance du message perlocutoire : la quête aumônière en faveur des déshérités de l'Ailleurs insulaire.

DÉBUT DU TEXTE⁴¹

« Lettre à Ikély (s.l.n.d.) »

Mon petit Ikély, quand tu auras lu cette lettre, tu demanderas au Père surveillant la permission d'aller faire une visite à la chapelle, et là, de tout cœur, tu prieras le bon Dieu de donner beaucoup de bénédictions et grâces aux Mères de X... puis tu iras en récréation lire cette lettre à Kioute, à Mpanana et aux autres, et tous ensemble vous prierez encore pour ces bonnes Mères.

Tu ne connais pas ces Mères, Ikély; cela n'y fait rien; écoute leur histoire. L'an dernier, elles ont lu dans une gazette ce que faisaient les Pères de Madagascar pour vous autres Malgaches, et, en voyant tout leur travail et leurs privations dans vos villages, ces Mères ont dit :

– *Il faut envoyer quelque chose à ces Pères.*

Seulement, elles sont bien pauvres, ces Mères, elles ont bien peu, bien peu d'argent. Alors une d'elles a dit à la Mère Supérieure : 'Ma Mère, tous les matins [...] si vous voulez, nous ne mangerons que du pain, et au lieu d'acheter du beurre, nous enverrons l'argent aux Pères des petits Malgaches.' Et la Mère Supérieure a dit : 'Faites comme vous voudrez, mais je n'oblige personne.' Alors, l'autre Mère, celle qui avait demandé, a mis à la porte du réfectoire sur une boîte en disant : 'Que chaque Mère qui veut bien ne pas manger du beurre pour les petits Malgaches mette un petit billet là-dedans; et nous compterons combien moins il faut acheter de beurre et nous enverrons l'argent avec lequel on l'aurait acheté.' [...].

Voilà, Ikély, ce que les Ma Mère d'Andafy font pour les Malgaches. N'oublie jamais cela, enfant; et montre-toi reconnaissant en priant souvent pour elles [...].

Adieu, Ikely, que la Sainte Vierge te garde toujours bien sage et bon catholique.

Dit P. DE LA DEVÈZE ».

FIN DU TEXTE

41. Cette lettre a été tirée de l'ouvrage P. de La Devèze, s. j., *Les petits Cœurs sous les lambas. Histoires vécues à Madagascar*, Toulouse, Editions de l'Apostolat de la Prière, 1931 (1^e éd. 1929).

2001 : Prêtres « créoles », par S. Nicaise, s. j.

En station liminaire, à la fois Métropolitain et Réunionnais d'adoption, par sa démarche qui privilégie le précepte *ad gentes* de l'Église « missionnaire par nature », le jésuite Stéphane Nicaise constitue une des figures représentatives de la réflexion et de la réflexivité sur l'inculturation dans une jeune société ultra-marine, insulaire et plurielle. Dans l'extrait ci-dessous, à l'opposition religion/sorcellerie, le prêtre propose de substituer une continuité dictée par l'originalité du « phénomène » créole. Nous sommes bel et bien dans ce que Roger Bastide nommait dans les sociétés à culture plurielle « *le principe de coupure [...] permettant la simultanéité de comportements différents sans conflit intérieur* »⁴².

DÉBUT DU TEXTE⁴³

« [...] 'Il peut y avoir aussi une prière qui pourrait le [celui qui souffre] libérer de certaines influences mauvaises [...]'. Cette dernière insertion marque un glissement qui intéresse notre réflexion sur le caractère « créole » des prêtres réunionnais. Le témoignage rapporté tend à justifier des formes de prières qui, sans être contraires à la foi, sont en décalage par rapport à la pratique commune de l'Église. Le discours glisse alors de la prière de l'Église dite officielle à des formes qui sous les vocables de prière de délivrance, prière de guérison recourent ni plus ni moins à des pratiques d'exorcisme qui sont perçues comme telles par les demandeurs/bénéficiaires. Ce glissement ne recouvre pas simplement deux positions difficiles à concilier. Il dessine en fait un espace habituellement borné d'un côté par ce qui se présente comme être la religion, et de l'autre côté par ce que la religion qualifie de magie et de sorcellerie. Autant dire que nous sommes en présence de catégories essentiellement idéologiques. Et que le flou est d'autant plus grand que l'on recourt alors à l'expression de magico-religieux pour désigner cette réalité insaisissable des croyances de beaucoup de Réunionnais. Dire 'c'est magico-religieux' est souvent l'équivalent de 'c'est de la superstition'. Et l'on ajoutera : 'Les gens restent commandés par des peurs de toutes sortes qui hantent le monde créole : purifions ces pratiques, amenons les gens à une foi plus centrée sur le Christ'.

Si nous voulons bien considérer que l'opposition religion/sorcellerie est essentiellement idéologique et que la réalité des comportements religieux de beaucoup de Réunionnais, y compris de prêtres, établit une continuité entre ces deux termes, nous sommes en mesure de percevoir un phénomène religieux qui est original d'une part, et créole d'autre part.

Le monde des entités surnaturelles qui interagissent avec les volontés humaines, mêle sur un même plan bons et mauvais esprits, défunts, âmes, saints, sans séparation entre les éléments qui relèveraient plus directement d'un système religieux par-

42. R. Bastide, « Le principe de coupure et le comportement afro-brésilien », *Anais do XXXL Congresso Internacional de Americanistas, Sao paulo (1954)*, Sao Paulo, Anhembi, vol. 1, 1955, p. 493-503. Dès 1953, R. Bastide avait déjà écrit : « Les participations mystiques jouent seulement à l'intérieur d'une de ces catégories ; chaque fois que l'on passe de l'une dans l'autre, on passe d'un certain nombre de participations à un autre ensemble. C'est le principe de coupure. Dans la mesure où le comportement est pris dans un de ces réseaux de liaisons, il changera donc lui aussi en passant d'une catégorie à l'autre », « Contribution à l'étude de la participation », *Cahier sinternationaux de sociologie*, 14, 1953, p. 30-34.

43. Source : S. Nicaise, s. j., « Prêtres créoles », *Chrétientés australes. Revue Historique des Mascareignes*, n° 3 [3e année 2001], 2002, p. 201-202.

ticulier, catholique, malbar, ou autre. C'est en cela qu'il convient de parler d'un continuum dans l'ordre spirituel propre au monde créole réunionnais».

FIN DU TEXTE

CONCLUSION

Dans le processus herméneutique où elle se situe, souvent lieu et temps du malentendu, la lecture missionnaire posait la problématique multiple de la reconnaissance d'un savoir, d'un mode d'interprétation, d'un instrument théorique, voire la clef secrète de toute pensée de la lecture.

Certes, l'on ne pouvait mettre que difficilement sur le même pied les textes de l'écriture, parole de Dieu (ainsi le catéchisme de Caulier) et ceux des pères qui restent des raisonnements humains, nécessairement liés par l'époque et le contexte culturel où ils se sont situés. Certes encore, conjuguer trois siècles de l'histoire missionnaire de La Réunion, de Maurice et de Madagascar en une communication semblait une entreprise téméraire. Mais la tradition apostolique dans son immutabilité peut dissoudre la quadrature du cercle. Ces porteurs de la parole de Dieu, qu'ils fussent prédicateurs ou coopérateurs d'écritures à léguer à la communauté des croyants, étaient les « régulateurs » de la vie pratique du peuple chrétien :

« [...] *La tradition apostolique* [...], précise Pierre Grelot, *éclaire plus d'un aspect des problèmes contemporains : dogmatiques, ecclésiologiques, oecuméniques. Sans archaïsme ni retour en arrière. C'est à la 'Tradition des apôtres' qu'il faut toujours revenir pour allier fidélité et créativité, que ce soit en matière de foi ou d'organisation institutionnelle* »⁴⁴.

Dans le registre européen qui est le sien, l'auteur ne pointe là rien d'autre en 1995 que le concept déjà convoqué par les religieux de l'océan Indien, dont le jésuite Adolphe Razafintsalama en 1990⁴⁵ : l'évangélisation de l'intérieur de la culture, soit la réactualisation de l'*inculturation*.

44. P. Grelot, *La Tradition apostolique*, Paris, Les Editions du Cerf, 1995, 4e de couverture.

45. A. Razafintsalama, s. j., préface de H. A.-M. Raharilalao, *Église et Fihavanana à Madagascar*, Fianarantsoa, Ambozontany, 1995, p. 3.